



HAL
open science

Steven Feld, le bird de l'anthropologie sociale : vers un perspectivisme acoustique

Florence Brunois-Pasina

► To cite this version:

Florence Brunois-Pasina. Steven Feld, le bird de l'anthropologie sociale : vers un perspectivisme acoustique. Jonathan Larcher et Damien Mottier. La recherche comme composition, Les Presses du Réel Edition/, 2023, La Grande Collection ArTec, 978-2-37896-325-5. <hal-03916255>

HAL Id: hal-03916255

<https://hal.science/hal-03916255v1>

Submitted on 26 Jan 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons CC BY 4.0 - Attribution - International License

STEVEN FELD, LE BIRD DE L'ANTHROPOLOGIE SOCIALE : VERS UN PERSPECTIVISME ACOUSTIQUE

DE FLORENCE BRUNOIS-PASINA

Steven Feld, Le « Bird » de l'anthropologie sociale ! Non seulement en référence au Calao papou, au Paradisier de Raggi ou encore à la colombe colorée si chère à son cœur ethnographique ! Nous pourrions effectivement énumérer ainsi la centaine d'oiseaux qui survole le mont Bosavi, chante le territoire kaluli, tant Steven s'est évertué à vivre avec et près d'elle, armé de son micro, une troisième ouïe. Le surnommer le « Bird » fait référence à un autre oiseau, bien humain celui-ci, mais tout aussi virtuose et unique que les oiseaux de la forêt papoue : Charlie Parker. Et ce, pour une raison bien précise. À l'instar de cet extraordinaire musicien qui ressentit la nécessité d'inventer, d'ajouter, d'enrichir le monde musical d'une nouvelle note pour restituer au plus près sa perception du monde, Steven Feld va inventer, ajouter, enrichir le monde de l'anthropologie sociale d'une nouvelle note : le son.

La contribution de notre Bird sera majeure : elle bouleversera le paradigme ethnographique traditionnellement anthropocentré. Introduire les sons au rang des mots, des gestes va en effet révolutionner les frontières du domaine anthropologique, élargir littéralement le champ du regard ethnologique interpellé, non pas à voir, mais à écouter le monde, à entendre les multiples murmures, mots, cris, chants et pleurs que chuchotent entre eux, par de-là eux, les divers êtres, visibles et invisibles, présents à l'observateur. Avec/ par le son, le monde des humains décrit par Steven s'anime soudainement, autrement : il s'en-chante. La créativité humaine, le fait social s'ouvrent bruyamment à l'interspécificité des êtres côtoyés au quotidien et avec lesquels, les individus, qu'ils soient papous, européens ou africains conjuguent librement pour faire ensemble concert à l'image de Charlie Parker et de ses compères.

*

Notre Bird s'apprêtait à s'envoler pour l'Afrique dans la volonté d'étudier l'inventivité sonore des pygmées quand il rencontre les ethnologues Edward et Bambi Schieffelin, riches de nombreux enregistrements sur les chants de la tribu kaluli. Leur écoute le convainc à changer de trajectoire et à rejoindre le Mont Bosavi, surnommée la montagne bleue du Grand-Plateau de Papouasie-Nouvelle-Guinée. C'est sur les versants nord de ce volcan

éteint¹, couvert d'une dense forêt tropicale de montagne et de basse montagne qu'il entreprend son terrain avec les Kaluli dont les travaux ethnographiques avaient déjà révélé leur atypisme ethnologique. En effet, à la différence des autres peuples papous, les Kaluli incarnaient une société égalitaire, semi nomade et surtout intimement liée au monde forestier peuplé d'êtres visibles et invisibles avec lesquels ils s'entretenaient dans une relation de réciprocité de vie et de mort. Les descriptions ethnographiques déjà publiées amenaient le lecteur vers un autre monde qui, étrangement, s'apparentait davantage à celui des amazoniens tant les rapports entre les humains et les existants forestiers s'entremêlaient au point de structurer leur vie sociale et rituelle. L'ethnographie de Steven Feld, fondée sur le son, son outil privilégié d'appréhension de l'altérité, allait confirmer cette singularité ethnologique des Kaluli tout en lui offrant une portée anthropologique aussi acoustique que poétique.

Pour comprendre sa démarche et sa première monographie au titre si novateur : « Sound and Sentiments » publié en 1982, il nous faut nous plonger sous le couvert forestier où évoluent les Kaluli et l'immense multitude d'existants qui cohabitent leur territoire. Dans cette enceinte forestière, l'expérience sensorielle est bouleversante : elle impose à l'être humain de renoncer à la priorité du sens de la vision pour lui substituer celui de l'ouïe. L'écoute y est constante, nécessaire, car chaque bruit, chaque crépitement, chaque chant, chaque ruissèlement est annonciateur d'une information, d'une communication interspèce insoupçonnée, certainement invisible à celui qui s'obstine à regarder. Encore plus attentif, encore plus immergé au quotidien, on y découvre une harmonie sonore, un rythme temporel que ponctue chacun des êtres forestiers avec leur expression et le respect de l'autre bien singuliers. Le monde forestier est en soi une salle de concert où se joue une sorte de jazz-session interspécifique. Et les Kaluli, qui puisent l'ensemble de leurs moyens d'existence en forêt, ne font pas exception : ils sont parti prenante. Chaque activité, féminine ou masculine, voire commune, s'accompagne non pas de phrases mais de chants. L'humanité se fond dans le paysage sonore, trahissant à ce titre une discrétion ontologique exemplaire. Plutôt que de dominer les autres êtres ou de s'en abstraire par une arrogance langagière toute aisée, ils s'harmonisent au monde acoustique de la forêt et s'en inspirent pour éviter de commettre des fausses notes, lesquelles, immanquablement, feraient fuir leurs voisins à plumes, à écorce, à poils, mais aussi leurs voisins spirituels qui vivent et

¹ Tandis que depuis 1994, je mène mes recherches sur les versants septentrionaux du volcan habité par la tribu kasua dont

animent la canopée. À la fusion sonore s'ajoute au Mont Bosavi une fusion que l'on qualifierait aujourd'hui d'animiste. Les esprits, et surtout les esprits des morts qui forment communauté et s'incarnent dans l'ensemble de l'avifaune, vivent à proximité des vivants, à leurs côtés, permettant ainsi une inter-communication constante. Si l'on reprend la proposition de Peter Dwyer dans son fameux article, « L'invention de la nature » (1996), chez les Kaluli, la nature distancée de la culture n'existe pas. Aucune frontière entre les êtres - humains, vivants, spirituels - n'autorise d'envisager une telle dichotomie. Bien au contraire ! La recherche de Steven va illustrer, dénoncer la porosité de ce dualisme en introduisant un « tournant acoustique »² prédisposant à ce que l'on nomme aujourd'hui communément, le tournant ontologique. C'est pourquoi, il est essentiel de resituer ses premiers travaux dans le contexte anthropologique du début des années 80 encore fortement marqué par l'anthropocentrisme car, c'est à l'aune de ce contexte, qu'il nous ait possible de mesurer le modernisme de sa contribution par delà nature-culture.

Ainsi, l'imbrication des domaines et des êtres (kaluli et existants), va se lire tout d'abord et de manière éloquente dans la restitution de l'emprise taxonomique de l'avifaune dont l'ordonnement kaluli entremêle généreusement les aspects cosmologiques et « naturalistes ». Non que les Kaluli ne soient de fins ornithologues ! Leurs connaissances éthologiques des oiseaux se révèlent d'une grande acuité qu'enverraient certainement nombreux de nos biologistes ! Non, leur classification traduit seulement l'alliance intime qui lie les Kaluli aux oiseaux, également incarnations de leurs défunts. Aussi, les critères présidant à leur classification ne sont pas exclusivement morphologiques ; ils ne relèvent pas de leur seule physicalité même si elle y participe. Réduire ces êtres à ces seuls attributs d'apparence consisterait en effet à les dé-naturer, c'est-à-dire à évincer de leur réalité au monde, leur nature profonde et invisible, celle qui s'exprime au travers de leur chant, la voix des ancêtres. Ainsi, à la morphologie très typée des nombreuses espèces d'oiseaux en présence - paradisiens, cassicans, martin-pêcheurs ou chasseurs, colombes, pigeons, calaos, cacatoes, etc.... - , s'associe à leur singularisation, leur iconographie sonore particulière, laquelle évoque ici, la voix d'un enfant qui pleure, d'un adulte au tempérament trempé, d'une mère à la voix frêle, d'une splendide jeune fille à la gaité franche, ou encore d'un sorcier nourri de colère. La taxonomie de l'avifaune kaluli est digne du cosmos forestier fort

² Expression empruntée à Laurie Vandevelde, étudiante dont Steven et moi-même avons dirigé ses travaux de Master2 à l'EHESS.Paris.

complexe dans lequel elle prend place ! Elle contredit, dans la continuité des travaux de Ralph Bulmer et de Peter Dwyer³, les prétentions cognitivistes selon lesquelles une hiérarchie universelle restituerait l'ordre de la nature, éloigné, affranchi de la vie des hommes. Or, les Kaluli et les oiseaux du Mont Bosavi forment une véritable communauté hybride où s'enchevêtrent les sens, les affects, les émotions.

Le second apport de notre Bird, qui étudiera la poétique kaluli, est de nous montrer combien celle-ci, loin de se contenter d'imiter les chants ou les bruits forestiers, s'en imprègne littéralement, car elle est source de rêves éveillés, de dialogues entre les âmes des humains et celle des défunts. Ce dialogue intime est l'origine d'émotions débordantes comme le consacre la monographie de Buck Schieffelin sur le rituel Gisalo. Elle est aussi propice à l'expression des sentiments. À l'écoute d'un chant, d'une voix donc, les Kaluli s'émeuvent instantanément, soudainement transportés par la nostalgie, les souvenirs, le sentiment de perte ou de solitude qu'accentue inexorablement la situation de l'oiseau entendu, perché, parfois voilé dans la cime des arbres. L'expression poétique kaluli ne peut se défaire de l'iconographie sonore qui émane de leur forêt ; son acoustique n'est pas que symbolique : elle est aussi sculptrice, au sens où elle donne le rythme, où elle marque la ponctuation si chère à une autre poétesse, Marina Tsetaeva. Le mouvement des mots, essentiel aux poèmes chantés des Kaluli, est celui qu'offre le mouvement de l'eau pris dans son élan de la cascade pour former à son contrebas une crique paisible, lieu privilégié pour les rêveurs et poètes solitaires. Dans cette monographie, si brièvement décrite ici, nous devinons combien l'iconicité sonore interspécifique ne se limite pas à la communication orale. Son impact est plus vaste. Elle réclame d'ajuster son corps, son port, sa gestuelle, ses sentiments, sa voix individuelle ou collective au reste du monde. C'est se mouvoir avec, et accepter que la réciprocité est prégnante en incitant les humains à s'adapter, à modifier leurs propres comportements pour s'harmoniser encore d'avantage au cosmos forestier dans lequel ils vivent émerger. En somme, elle produit un savoir-vivre ensemble à l'écoute des autres que seule la phénoménologie sonore proposée par Steven est susceptible de traduire en une véritable sémiologie inter-espèce. À ce titre, et comme un clin d'œil aux devenirs prometteurs de son approche anthropologique, j'aimerais introduire les travaux de Laurie Vandavelde, la première étudiante que nous avons dirigé ensemble avec bonheur : ils se font l'éloge d'une telle perspective. D'inspiration feldienne, sa recherche se consacre en

³ Deux ethno-zoologues ayant travaillé également en Papouasie-Nouvelle-Guinée.

effet, à l'élevage de l'oiseau *Sporophila curioi*, espèce emblématique de l'oisellerie sud-américaine dont l'une des particularités est sa capacité à incorporer à son répertoire vocal les sonorités d'autres oiseaux, ce qui donne lieu à d'intrigants métissages vocaux. Bien connues des oiseleurs, ces hybridations chantées révèlent la grande plasticité communicationnelle et éthologique des curiós, et laisse entrevoir la labilité des frontières spécifiques rendues rigides par les taxonomies naturalistes. Dans le cas de l'oisellerie brésilienne qui consiste à enseigner aux curiós des chants modifiés par l'homme, une telle porosité métamorphose le chant des curiós en un matériau sonore malléable - mais uniquement pour qui sait en saisir la portée expressive, affective et identitaire, et recréer à destination des oiseaux, un contexte d'énonciation signifiant. Bien sûr, cette co-existence, cette co-présence au monde n'est pas sans nous évoquer la proximité des Kaluli à l'avifaune papoue : les oiseleurs et curiós forment également une communauté hybride dont les impacts et échanges sonores peuvent être évalués dans la réciprocité, la co-évolution. Ainsi, les oiseleurs ne sortent jamais indemnes de leur incursion dans le monde sonore de cet oiseau. En nouant leur existence à ce dernier et en apprenant à adopter son point de vue, ils créent les conditions d'une expérience sensorielle et affective inédite que seule une exploration par le son permet de restituer. Réciproquement, les oiseaux connaissent au contact de leurs éleveurs de véritables bouleversements identitaires, singulièrement matérialisés dans leur chant où figure désormais une empreinte sonore humaine, apposée en surimpression de leur propre signature vocale. C'est donc ici, les intimités, les identités humaines et animales qui se nouent et se dénouent dans les inflexions d'une seule mélodie, laquelle se fait le témoin d'une fusion interspécifique profonde, audible à qui sait l'écouter. Cette recherche toujours en cours illustre parfaitement les prétentions de Steven⁴ dans sa volonté de développer une anthropologie relationnelle avec, dans, par le son, et ce, pour faire émerger une écologie sonore, créatrice de paysages multi-espèces, et par essence, toujours en mouvance sonore.

*

⁴ À l'image de cette étudiante fort inspirée par Steven, ce sont ses travaux qui m'ont déterminé à mener en 1994 ma recherche de doctorat auprès des Kasua, voisins limitrophes et descendants des Kaluli car j'étais convaincue que la double générosité inventive des hommes et des existants qu'il décrivait avait encore des choses à nous révéler sur l'homme et l'homme papou.

Sous le prisme du son, la forêt kaluli et ses habitants dessinent une extraordinaire écologie des sois, lesquels ne cessent d'inter-agir les uns à l'égard des autres, produisant, de faits sonores, une connexion sensorielle interspécifique incessante. De l'aurore au crépuscule, l'expression de ces habitants si divers, si multiples - et je pense spontanément aux cigales dont le chant est aussi puissant qu'autoritaire, aux grenouilles et crapauds qui vivifient les eaux calmes, aux arbres qui grincent ou provoquent un hurlement de vent lors de leur chute écrasante - se succède, se chevauche, se répond, se taise soudain quand la pluie torrentielle, telle la baissée du rideau, vient clore soudainement le concert.

Entendre la forêt, c'est voir son paysage animé, non par des traits crayonnés, mais par des notes polyphoniques qui traduisent sa constante mobilité au gré des interactions, des relations, des rencontres que ses figures humaines et non humaines entretiennent entre elles et y répondent par des comportements singulièrement expressifs.

Cette expérience sensible de la forêt exercera sur notre Bird une influence majeure dans la suite de ses travaux. Elle va le conduire à élargir son approche acoustique « au » monde, en poussant davantage le périmètre de l'anthropologie au-delà des humains ; en mettant d'avantage l'accent sur les interrelations sonores qui se nouent entre les divers existants, y compris les artefacts ! Descola se demandait « comment donner la voix aux non-humains sans que celle-ci ne s'exprime à travers des humains ventriloques ? » (Descola 2017 :12). Steven Feld y répondra dans la deuxième partie de son œuvre en des termes simples mais d'une efficacité redoutable : par l'enregistrement sonore ; en menant, comme je le soulignais, une anthropologie par/dans le son. Et cette recherche se poursuit loin de la forêt tropicale puisqu'elle va se consacrer aux clochers des églises européennes ! Disposant à leurs pourtours et leurs alentours de nombreux micros, Steven va se prêter à une sorte de « perspectivisme acoustique »⁵ pour rendre compte de l'impact du son des cloches sur les êtres qui habitent l'environnement des églises. Les résultats sont étonnants. On y découvre certes comment les cloches ponctuent la vie humaine, l'anime acoustiquement, l'interpelle mais pas exclusivement. Sonner les cloches agit aussi sur les troupeaux pâturent à proximité. À leur écoute, les animaux réagissent en changeant de cheminement, lequel engendre à son tour une nouvelle acoustique animale. Les cloches participent également de la trajectoire des oiseaux et donc des sons que colporte leur envol collectif : elles jouent de repères

⁵ Cette expression fait référence au concept de « perspectivisme » de Viveiros de Castro selon lequel, les amazoniens et les existants ont la particularité de prendre le point de vue des autres qu'ils côtoient pour agir sur le monde.

géographiques pour les aventuriers migrants. Le paysage sonore qui se diffuse du haut de ces clochers s'assimile soudain à un Umwelt partagé, un monde sensible donc, où plusieurs espèces s'émeuvent en simultanément. Le son est signe, il est affordance: il induit des réponses comportementales spécifiques et interspécifiques, inter-relationnelles certainement. Cette ethnographie acoustique des clochers européens nous livre un magnifique exemple d'une écologie sonore singulière. Première, elle ne sera pas la dernière. Steven va nous offrir d'autres nouveaux tableaux de paysages sonores, essentiellement en provenance du Ghana où il se rend la première fois pour mieux saisir, in situ, la richesse et la complexité des accords inventés par le magnifique musicien John Coltrane dont Nii Noi Nortey a poursuivi l'héritage au Ghana. Cette première expérience à Accra lui ouvrira de nouvelles recherches. Notre Bird à une ouïe curieuse, il n'aime pas s'attarder sur une même branche, et pour notre grand bonheur, devrais-je ajouter ! Tel fut le cas quand son oreille aiguisée le conduisit à Accra à découvrir l'interférence des activités humaines sur l'avifaune. Son hôtel faisait face alors à une église chrétienne et une mosquée, séparées, distancées par un bosquet forestier où évoluaient de nombreux oiseaux. À leur écoute, Steven réalise que ces derniers réagissaient systématiquement mais distinctement aux cloches ou à l'appel à la prière. Comme à son habitude, Steven dispose immédiatement des micros pour saisir ces inter-influences qui laissent entrevoir ou plutôt entendre l'empreinte sonore qu'exercent les humains sur les existants ! Plus pittoresque encore, quand notre Bird nous entraîne, sans façon, à vivre dans la cabine des camionneurs ghanéens qui transportent les marchandises au travers du pays, les lignes de chemin de fer n'étant pas en service. Ces camionneurs parcourent quotidiennement des immenses étendues et traversent donc de nombreux territoires tribaux dont les frontières souvent forestières sont gardées par des esprits des lieux virulents. Conduire dans ces circonstances représente une activité périlleuse. Le camionneur doit être attentif, vigilant, et surtout respectueux à l'égard de ces entités redoutées. Cette présence invisible mais pourtant bien contraignante aurait pu freiner, refreiner ces conducteurs mais à l'inverse, celle-ci a agi comme une source créatrice collective. Tous les camionneurs, résolus à poursuivre leurs activités, décidèrent de confectionner et de disposer au côté de leur rétroviseur un instrument de musique qu'ils actionnent à l'approche des frontières invisibles pour prévenir les maîtres des lieux de leur passage, de leur personne - chaque camionneur émet une musique, des sons qui lui sont propres -, et du respect qu'ils leur vouent. L'épistémologie acoustique de Steven nous

surprend encore : la monotonie de la route, la laideur du bitume, le ronronnement du diesel se métamorphosent soudainement en une voie/x colorée, animée, vivifiée par les sons et l'inventivité que peuvent sous-tendre des relations insoupçonnées avec des non-humains, de surcroît invisibles ! D'autres exemples viennent enchanter cette approche relationnelle par-delà l'écriture, par-delà le logocentrisme. Le concert auquel s'adonnent les artisans d'Accra en ajustant entre eux l'impact de leurs outils sur les matériaux pour produire ensemble une musicalité rythmée et harmonieuse ; entraînant aussi, puisque les corps de ces hommes munis d'un marteau, d'une massette, d'une pointe se balancent, se meuvent au gré de leur récital collectif artisanal. Et que dire, sinon sourire à l'écoute des musiciens au tambour qui jouent en « binôme » avec le croassement des crapauds pour offrir un véritable concert interspécifique orchestré. Il sera produit d'ailleurs dans une salle new-yorkaise ! Décidément, notre Bird cultive le goût de la composition.

*

Les Kaluli ont montré à Steven comment une société humaine pouvait composer musicalement, acoustiquement avec les non-humains et leur environnement. Musicien, Steven ne pouvait y être que sensible et certainement immensément reconnaissant⁶. Les Kaluli ne lui ont-ils pas appris que les sons avaient une portée au de-là de l'humain ? Que ces sons faisaient sens sans avoir besoin d'y ajouter systématiquement des vocales verbalisées ; qu'ils portaient en eux, avec eux, la possibilité de communiquer avec les autres qu'ils soient oiseaux, crapauds, esprits des morts ? Que derrière l'apparente polyphonie forestière se jouait un véritable concert où chaque être a sa place, ses propres comportements, ses relations spécifiques et interspécifiques privilégiées, ses impacts sur la matière buissonnante comme sonore. Vivre avec les Kaluli, partager leurs expériences acoustiques l'a conduit tout naturellement à inventer une nouvelle épistémologie anthropologique innovante, fondée sur le son, puis par/dans le son comme l'illustrent merveilleusement les nombreux DVD qu'il a produit et qui témoignent chacun d'un point de vue sur le monde tout à fait original. Il ne s'agit pas dans ces productions de se prêter simplement à une restitution ethnographique - bien que chaque DVD en soit une, et d'une valeur inestimable -, mais davantage de créer une composition qui restitue l'ethnographie. Cette précision est cruciale pour comprendre la réalisation récente de son film « Voices of the rainforest ». Bien sûr, celui-ci met en scène le

⁶ D'ailleurs, l'ensemble des revenus financiers issus de ces productions sont restitués intégralement aux Kaluli.

cœur de sa monographie dédiée aux Kaluli mais précisément, il le met en scène, il le re-compose en ajoutant aux sons les images, l'esthétique indéniablement artistique.

Comment éviter, voire s'interdire d'associer l'art à l'anthropologie quand on côtoie une si belle poétique de l'habiter, d'être au monde. Face à elle, à celui ou celle qui sait l'entendre et l'écouter, l'anthropologie se doit d'être inventive, créative, d'accepter de mélanger les mediums, de composer ou re-composer ses couleurs, ses mots et ses sons pour donner vie aux voix du monde, aussi extra-humaines soient-elles.

L'épistémè de Steven Feld est d'une richesse qui n'a d'égale que son exigence. Car finalement, ne nous invite-t-elle pas à mener notre recherche comme Charlie Parker ? C'est-à-dire par une composition sensible et artistique, seule en mesure de rendre compte de l'extraordinaire complexité qui préside à la perception du monde sonore au delà de l'humain.